

QUAND TU SOURIS



Jean-Luc Jau

Jean-Luc Jau

Quand tu souris

© Jean-Luc Jau, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5293-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

LA RENCONTRE AVEC JEANNE

Je me sens bien dans mon bureau, parquet blond, tapis épais, devant sa table de travail en bois rouge, France musique à l'oreille, bien soutenu par mon fauteuil de cuir pleine peau, j'ouvre un bloc de feuilles blanches tant le désir d'écrire est devenu impérieux, au point de troubler mon sommeil : ce sera un roman dont le fil directeur se précise de jour en jour.

Un masque africain Dogon accroché au mur qui me fait face, à la patine hétérogène rugueuse, m'envoie un signe : pas de flash -back, pas de nostalgie, que du ressenti, de l'émotion, ouvrir son cœur.

Libre et directeur de mon temps, indépendant, de moins en moins sensible au regard des autres, je peux m'exposer sans crainte.

Lloyd, le fidèle braque d'Auvergne, couché à l'autre bout de la pièce, me jette un regard énamouré qui me fait fondre.

Après une prime jeunesse monotone et introvertie, une adolescence explosive d'énergie et de bonheur, avec le besoin de s'affirmer et d'être reconnu, j'ai vécu des années de joie intense du bonheur de vivre-ensemble avec toute la fougue dont j'étais capable durant ma vie d'étudiant.

Au bac, j'ai eu à traiter comme sujet de philo : « La personnalité est-elle innée ou acquise ? ».

J'ai fait référence à Kant qui disait que toute connaissance commence avec l'expérience.

Ainsi l'être humain apprend-il une langue, mais il n'apprend pas réellement à parler.

Cette pensée me poursuit toujours...

Je me suis inscrit à la fac de droit et durant quatre ans ce fut la fête, les amourettes et les copains d'abord, dans une ambiance euphorique de liberté post soixante-huitarde.

La famille était rejetée au sens de la fameuse formule d'André Gide : « familles, je vous hais. », ce qui doit être complété par « et je vous aime à la fois ». Nous n'étions pas dans la vie réelle. Je la fuyais même, pour mieux rêver. Arrive un diplôme de droit privé qui ouvre les portes de la vie active.

Le salariat, malgré l'intérêt du job (animation d'équipes, autonomie, confort matériel) ne me convient pas.

Mon côté insulaire et le besoin d'être à la barre, m'entraînent irrésistiblement vers le statut d'entrepreneur indépendant et je m'y lance à corps perdu en même temps que la construction d'un foyer avec amour de femme et d'enfant.

Mon écriture est interrompue.

On sonne à la porte d'entrée : RV avec une jeune femme, Jeanne, relation amicale via le Medef, qui veut créer son entreprise et sollicite mes conseils en soulignant que mon ouverture d'esprit et mon expérience de chef d'entreprise devraient nourrir sa réflexion.

— « C'est avec plaisir que je vous reçois en toute simplicité. Je vous écoute », dit Phil.

Nous nous installons au salon, l'un en face de l'autre.

Elle évoque avec enthousiasme son projet en détail, et me fait part de ses doutes et de la difficulté qu'elle a à faire des choix qui seront irréversibles.

Je développe ma pensée sur la nécessité d'accepter les contraintes qu'impose un choix mûrement réfléchi avec pour corollaire, les frustrations qu'elles engendrent inévitablement.

Il faut construire la colonne vertébrale du projet qui donnera la plénitude de confiance indispensable pour que le succès soit au bout et pour cela, rédiger le business-plan le plus approfondi possible.

Elle m'interroge sur mon parcours.

— « J'ai été un touche à tout ». J'ai exercé un métier passionnant tourné vers le conseil aux entreprises. J'ai toujours eu une vie culturelle intense. Je pratique le sport, des activités ludiques, je fais des voyages qui nourrissent la curiosité et l'ouverture d'esprit, je m'investis dans le domaine social à travers des associations humanitaires, dans le domaine socio-professionnel comme porte-parole d'une organisation patronale pour insuffler l'esprit d'entreprise ».

Au fil des entretiens, se crée entre nous, une relation plus personnelle. J'admire son réalisme, sa capacité d'analyse, sa clarté d'esprit.

Elle est à un carrefour de vie : elle veut construire une famille, créer et développer une entreprise malgré la part de risque, enrichir son cercle social. Elle veut se réaliser totalement.

Insidieusement, mon regard se pose sur elle d'une manière différente, plus personnelle, lorsqu'elle prend des notes sur son ordi de ses doigts fins, ses ongles nacrés parcourant l'écran sans ambages, lorsqu'elle se passe la main dans les cheveux d'un geste ample en balayant d'un regard circulaire la pièce où ils travaillent, d'un air souverain, lorsqu'elle humecte ses lèvres pleines dans son verre d'eau. Elle a du chien.

— « J'espère que je saurai mettre toutes les chances de mon côté », dit-elle de sa voix posée en lui montrant son business-model.

Je suggère quelques ajouts et modifications. Elle me suit et les intègre directement.

C'est l'apéro-time. Je lui propose d'aller prendre un verre à l'extérieur. Elle préfère m'inviter à rester dîner chez elle pour apprécier son poke bowl au saumon mariné. J'accepte volontiers, heureux de poursuivre nos échanges sur un plan personnel. Elle me donne une bouteille de Chardonnay à ouvrir pendant qu'elle dispose les couverts sur la table de salon. De nouveau, j'ai les yeux attirés par ses doigts fins qui vont et viennent le long du verre de vin que je lui ai servi, en même temps qu'elle balaie du regard les murs de la pièce, les yeux plissés, pour mieux se concentrer sur ce qu'elle veut me dire.

Elle m'ouvre son monde intérieur en se référant à ses lectures en cours. Sa passion pour l'œuvre de Philip Roth, notamment son roman "La Tache", le plus marquant, pour ses longues études de caractère qui vacillent au bout du compte entre la solitude et la mort. Elle aime son non-conformisme résolu. Elle évoque l'intérêt qu'elle porte à d'autres écrivains qui explorent la psychologie des personnages. Elle aime aussi les romans autobiographiques des politiques qui dévoilent leur ego démesuré.

J'apprécie son enthousiasme, l'acuité de ses analyses et son objectivité.

Les gens de ma génération ne me passionnent pas. Ils sont trop souvent tournés vers le passé, la nostalgie de la jeunesse, rejoignant des valeurs conservatrices, ressassant leurs échecs.

Le célibat choisi, après une vie de couple traditionnelle et son lot de contraintes conformistes où le non-dit est de mise, m'entraîne plus que jamais vers de multiples activités qui sollicitent toute mon énergie et me comblent de plénitude. Je reste ouvert aux autres, à leur écoute, plus que jamais. Je pratique l'humour et me cache derrière l'autodérision. Je recherche toujours la compagnie des femmes qui vivent souvent dans la contradiction du rejet des hommes, m'offrant de belles aventures amicales. Je ne me sens plus apte à vivre autre chose, une relation amoureuse étant souvent compliquée et source de souffrance. Sur ce registre, je verse dans des relations passagères soft.

Avec Jeanne, génération X, éprise d'honnêteté et de respect des autres, meurtrie par un amour malheureux, la relation devient complice.

Nous avons décidé de créer une entreprise en commun dont l'activité sera la fabrication et la commercialisation de confitures florales en Asie.

Ça nous rapproche. À tel point que cette amitié devient ambiguë, du moins de

mon côté.

Un soir, après avoir bossé intensément, nous rejoignons pour un afterwork, un groupe de copains dans un bar très chaleureux.

Les échanges deviennent tactiles entre nous deux, et nos regards sont électrisés par l'ambiance joyeuse et amicale qui règne dans cette soirée.

Ni l'un ni l'autre n'avons envie de gâcher notre amitié, plus forte chaque jour. Mais cette lutte entre l'envie et l'interdit devient épuisante pour moi. Je veux me déclarer, espérant dépasser la déception qui pourrait s'ensuivre si Jeanne me repoussait.

Je veux engager l'aventure amoureuse, tant je suis séduit par son charisme, son charme et sa sensualité. Je le lui dis.

Arque-boutée sur le volet amical de notre relation, Jeanne ne souhaite pas s'engager sur ce terrain. Pour autant, elle apprécie ma franchise.

La situation éclaircie, nous continuons à travailler sur notre projet d'entreprise, avec moins d'entrain de ma part. Il en découle que nous passons davantage notre temps libre l'un sans l'autre.

En son absence, je me sens moins vivant. J'ai le besoin d'elle, profondément. Nous avons tant de points d'intérêt communs.

L'écart d'âge ne pèse pas car nous vivons notre relation sans référence au passé, trop préoccupés par la création de notre entreprise.

Nous projetons un voyage prospectif en Asie en commençant par Singapour, Eldorado financier, où nous devons rencontrer un agent commercial pour nous aider à trouver des fournisseurs.

L'excitation du voyage, l'engouement pour le développement de l'entreprise, nous rapprochent à nouveau. Notre lien se renforce.

Après le vide mélancolique que j'ai traversé, voilà que le désir et l'espoir renaît, pour la vie, contre la mort.

Il y a tellement de sources de désarroi à travers le monde ; les guerres un peu partout : Éthiopie ,Yémen ,Syrie, Afghanistan, Palestine, Ukraine aux portes de l'Europe, guerres de religion, chocs de civilisation, entraînant la mort de civils en nombre, et des déplacements de communautés entières, l'explosion des valeurs sociétales : finie la référence famille/tribu, vive les relations éphémères où l'on prend ce qui nous va : tout pour le plaisir immédiat et l'apologie de la liberté individuelle avec, au bout, la solitude, prix de l'indépendance.

Entre le déficit de la Sécu en France et les 2€ par jour de pouvoir d'achat des Congolais, quel choc de civilisation !

Entre l'instabilité chronique des États dans les pays pauvres et le rituel clivage gauche-droite (on prend les mêmes et on recommence), les politiques menées dans les démocraties des pays riches, le grand écart est difficilement supportable.

Je décide de m'ouvrir à nouveau de mon désir amoureux grandissant à Jeanne. Elle me répond :

« — Phil, notre amitié est riche et il me semble important de la préserver. En nous engageant sur une autre voie, nous risquons de la gâcher et de la perdre, malgré le désir que je pourrais en avoir. Je te demande donc de préserver notre amitié. »

Là, nous avons atteint un point de non-retour, et nous nous éloignons l'un de l'autre, délaissant le projet d'entreprise.

Jeanne part en province comme associée dans une agence de com.

Libéré de la Direction opérationnelle d'entreprise, je vends les parts que je détenais dans diverses sociétés, moins une, créée récemment dans l'événementiel, ce qui me libère de toute contrainte quotidienne et j'entre en oisiveté comme on entre en religion.

Je retrouve du coup l'esprit qui m'animait lorsque j'étais étudiant ; revient à nouveau cette sensation de flottement hors du réel.

Je cultive mon caractère insulaire mais je ne deviens pas pour autant misanthrope.

La majorité des gens vit dans l'émotionnel qui aveugle, et s'abreuve des médias avec des effets de mode peu constructifs.

Écrire est une forme de maïeutique recommandée par les psy.

L'écriture libère du verbe et de la tradition orale et laisse une trace indélébile. Elle est sans frontière, universelle. Il n'y a jamais eu autant d'auteurs, d'éditeurs excellents comme Acte Sud par exemple, et tant mieux.

Croissance économique grâce à l'économie financière plutôt que réelle, disparition progressive du travail en quelques décennies ; on est déjà passé de 70% du temps de vie d'un salarié consacré au travail à 12% en un siècle, chômage, redistribution sociale, solutions de transition, des très pauvres en nombre, pour lesquels on n'a guère de solution de court / moyen terme. Tout devient transitoire ou éphémère : le travail à temps plein, à temps partiel, l'intérim, le statut de travailleur indépendant, la mobilité, sectorielle et géographique, la famille, le mariage.

Nous sommes à l'ère du capitalisme individuel : la tech' nous en donne les moyens ; liberté, autonomie, solitude réelle dans des mégapoles écrasantes, sans humanité, vie sociale virtuelle, génératrice de crises existentielles.

L'homme a créé les outils qui le libèrent d'un certain nombre de tâches matérielles et intellectuelles avec l'intelligence artificielle, et c'est bien. Mais ce phénomène génère en même temps une crise identitaire sans précédent : où et comment trouver sa place, ses repères, pour être heureux ?

Nous entrons dans l'ère de la culture et des loisirs, mais aussi de la solidarité quand on constate la croissance exponentielle des associations à but humanitaire.

L'homme deviendrait-il bon avec l'élévation du niveau culturel ? peut-être, si l'on suit la théorie darwinienne.

Les esclaves d'hier deviennent les élites d'aujourd'hui et demain les racismes ethniques et religieux s'atténueront peu à peu, au-delà des régressions inéluctables mais passagères si l'on s'en remet à l'histoire des civilisations. Tout cela, il me semble l'avoir perçu à travers mes voyages de par le monde.

J'ai envie aujourd'hui de voir des spectacles, des expos, de participer à des événements qui vont me nourrir d'émotions.

Je veux aussi me recréer des liens sociaux désintéressés.

Je quitte Paris qui n'est plus mon Paris l'été, pour courir les festivals : Avignon avec une pièce de théâtre majeure dans la cour d'honneur du Palais des Papes,

« Architecture » avec Jacques Weber, la Roque d'Anthéron pour la musique classique avec notamment un concert de la pianiste Anne Queffelec, superbe de justesse technique et d'émotion, et le concert de Rahman El Bacha qui joue des sonates de Beethoven comme personne, donnant une leçon de musique en même temps qu'une leçon de vie par la maîtrise et la rigueur de son interprétation.

J'ai fait mon plein d'émotions et ainsi comblé ma froideur naturelle.

Mon road trip se poursuit sur la côte atlantique avec un séjour chez des amis bobos, gauche caviar, sur l'île de Ré ; Ré la blanche, pleine de charme et de zénitude ; ambiance cool et sophistiquée à la fois.

Concert de Souchon fils et récit de poésie et d'haïkus, balades en bateau, pique-niques au banc des Bûcherons, pêche au bar, barbecues de poissons, rosé de l'île, avec une bande d'épicuriens qui se retrouvent chaque été par pur plaisir.

S'entremêlent quelques moments de réflexion.

Maladie d'amour, maladie de la jeunesse, dit la chanson, mais bien plus, amour de la vie, sinon c'est la petite mort.

Aimer, c'est aimer vivre, pour bien vieillir et apprivoiser la mort.

Sinon, on s'aseptise, on supprime les douleurs, on annihile nos pulsions, on vit avec mollesse les choses de la vie, le consumérisme en trompe-l'œil.

Vivre vrai, c'est s'inventer des personnages, des histoires, des comportements

pour la part de rêve qu'ils nous apportent et la part d'émotions qu'ils libèrent pour construire son monde.

« L'homme atteint la volupté d'exister dans deux états : le rêve et l'ivresse » écrit Nietzsche. Il faut donc créer ses rêves, pas ceux de la béatitude.

Je m'arrête dans le port de Saint-Martin de Ré où j'adore monter au Clocher-Observatoire de l'église du XIV^{ème} siècle qui surplombe la ville fortifiée du haut de ses 117 marches.

Arrivé en haut, le souffle coupé par la raideur et l'étroitesse de l'escalier, j'extrais le Nikon de mon sac à dos et shoote le paysage qui s'offre à moi, à 180 degrés. J'en sortirai quelques belles images.

Puis, je me balade dans les rues commerçantes de saint Martin et, pur hasard, je tombe nez à nez avec Jeanne : surprise ! surprise ! J'avais perdu sa trace. Je connaissais son amour de Ré la Blanche ; ça me revient immédiatement à l'esprit.

Nous nous sourions ; après un court silence, nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Elle m'invite à passer la voir le lendemain dans la maison qu'elle a louée pour le mois dans les hauts de Saint-Martin.

J'accepte volontiers.

J'entre dans cette maison à la façade en pierre blanchie et me dirige vers le jardin où Jeanne est allongée sur un transat au milieu de la végétation sauvage et abondante, face au soleil. Manifestement, elle fait le plein de quiétude dans cette maison de cap-hornier familiale. À ma vue, elle se redresse et se lève avec souplesse ; son sourire me ravit. Elle m'entraîne à l'étage pour me faire partager la vue sur le port et la grande bleue. Elle me frôle pour redescendre. Son parfum m'enivre.

Je suis heureux de la retrouver.

Je lui ai apporté un CD de Dhafer Youssef « l'enfant du sable » : nous l'écoutons ; l'oued et sa voix litannique donnent un côté intemporel à cet espace-temps baigné de soleil et de parfums des fleurs du jardin que je reconnais : glycines, seringat, daphné, jasmin, agrumes, gardénia.

Comment ne pas goûter ces instants de bonheur, cette parenthèse planante ? Je regarde Jeanne. Elle m'apparaît comme le personnage d'une peinture surréaliste qu'accompagne l'animal rebelle d'un tableau de Leonora Carrington. Elle est féminine, plastique, distante et légère dès qu'elle s'anime : un objet d'art intouchable ! Je suis troublé par son regard qui me met mal à l'aise. Nous échangeons nos points de vue sur l'actualité littéraire autour d'un thé au jasmin. En fin d'après-midi je m'en vais en promettant de nous revoir, rien de plus.